

Vol. 5, N°18, pp. 173– 172, Juin 2026
 Copy©right 2024 / licensed under CC BY 4.0
 Author(s) retain the copyright of this article
 ISSN : 1987-1465
 DOI : <https://www.doi.org/10.62197/CSFN1645>
Indexation : Copernicus, CrossRef, Mir@bel, Sudoc,
 ASCI, Zenodo
 Email : RevueKurukanFuga2021@gmail.com
 Site : <https://revue-kurukanfuga.net>

*La Revue Africaine des
 Lettres, des Sciences
 Humaines et Sociales
 KURUKAN FUGA*

LE DJIDJI AYOKWE : SPOLIATION COLONIALE, RESTITUTION ET ENJEUX D'AUTHENTICITE

Dr Maxime BOMBOH BOMBOH,

Ecole Supérieure de Théâtre, Cinéma et l'Audio-Visuel,

Abidjan à l'Institut National Supérieur des Arts et de l'Action Culturelle (INSAAC),

Abidjan, Côte d'Ivoire

Email : maximebomboh@yahoo.fr

Résumé : Le djidji ayokwé, cet instrument mythique de communication du peuple Atchan, entre sa spoliation coloniale, sa restitution et la polémique sur son authenticité renvoie à trois notions aux réalités distinctes. La première évoque la spoliation des trésors sacrés africains pendant la période coloniale illustré par cet instrument emblématique Atchan (Ebrié), arraché de force en 1916 lors d'une expédition punitive orchestrée par l'administration coloniale française. La deuxième idée convoque l'enjeu de sa restitution comme une étape de la réconciliation du peuple Ebrié avec son patrimoine après un siècle d'exil. Quand la dernière notion ravive la polémique sur son authenticité après sa restauration. Le doute porte sur ses aspects physiques, sur sa dimension sacrée, sur son fonctionnement avec les ancêtres. En dépit de l'effervescence des analyses, une nouvelle perspective s'impose. Il faut rappeler que l'instrument est au cœur de la politique spirituelle et militaire de la confédération des villages Atchan. Ses vibrations portaient à des kilomètres pour coordonner la défense, transmettre des messages, alter des rafles. L'Administration saisit l'instrument pour museler la rébellion locale. Sa restitution historique débute en 1929 suite à une requête de la Côte d'Ivoire. Il est restitué et transféré officiellement le 13 mars 2026. Il retrouve finalement sa terre d'origine. Notre analyse, qui a tiré profit de la sociocritique et de l'anthropologie culturelle se propose de contribuer d'avantage au débat actuel sur cet instrument symbolique.

Mots-clés : authenticité, confiscation, justice, restitution, réappropriation, mémorielle,

Abstract : The djidji ayokwé, this mythical communication instrument of the Atchan people, is the subject of three distinct concepts: its colonial spoliation, its restitution, and the ongoing debate about its authenticity. The first evokes the plundering of sacred African treasures during the colonial period, exemplified by this emblematic Atchan (Ebrié) instrument, forcibly seized in 1916 during a punitive expedition orchestrated by the French colonial administration. The second concept highlights the importance of its restitution as a step towards the Ebrié people's reconciliation with their heritage after a century of exile. The final concept reignites the controversy surrounding its authenticity following its restoration. Doubts concern its physical aspects, its sacred dimension, and its connection to the ancestors. Despite the flurry of analyses, a new perspective is essential. It is crucial to remember that this instrument is central to the spiritual and military politics of the Atchan village confederation. Its vibrations carried for miles, used to coordinate defenses, transmit messages, and alter raids. The administration seized the instrument to silence the local rebellion. Its historical restitution began in 1929 following a request from Ivory Coast. It was officially returned and transferred on March 13, 2026. It finally returned to its land of origin. Our analysis, drawing on sociocriticism and cultural anthropology, aims to further contribute to the current debate on this symbolic instrument.

Key-words: authenticity, confiscation, justice, restitution, reappropriation, memory

Introduction

L'histoire du djidji ayokwé, cet instrument mythique du peuple Atchan est sujet d'intérêt communautaire mérite une attention particulière. Les analyses sur les enjeux de sa spoliation, de son exil et de son retour puis les doutes sur son authenticité méritent une nouvelle perspective. En effet, confisqué de force en 1916, suite à des expéditions punitives opérées par l'Administration française en Côte d'Ivoire, le tambour parleur du peuple Atchan (Ebrié), symbole de pouvoir, d'unité et de communication a longtemps exilé d'abord au musée du Trocadero puis au musée du Quay-Branly Jacques Chirac (109 ans) à Paris. Son retour sur sa terre d'origine symbolise la fin d'un long périple entre spoliation coloniale qui a cherché à bâillonner une culture et la restitution qui incarne une justice mémorielle, la réappropriation d'une culture et d'une identité puis la polémique sur l'authenticité de l'objet restitué.

Dès lors, l'histoire de ce tambour mythique invite à une analyse de la restitution non pas comme un simple geste diplomatique mais une étape essentielle de la réconciliation d'un peuple avec son patrimoine. Mais en réalité, dans quelle mesure le parcours de l'instrument entre spoliation et restitution cristallise des enjeux contemporains de la réappropriation du patrimoine africain. Voici ainsi présenté la problématique de cette analyse.

Nous précisons à présent les méthodes qui constituent nos principaux outils d'analyse. L'étude s'inscrit dans une double approche : l'anthropologie sociale et culturelle d'une part, et la diplomatie culturelle d'autre part. Cette perspective reste ouverte à d'autres méthodes qui enrichissent certains aspects de l'analyse. Ainsi, la démarche adoptée articule rigueur scientifique et ouverture interdisciplinaire. L'analyse du Djidji Ayokwé ne se limite pas à une lecture patrimoniale ; elle interroge les enjeux de mémoire collective, de justice historique et de diplomatie culturelle. La restitution du tambour apparaît comme un geste porteur de sens, à la fois pour la communauté Ebrié et pour l'ensemble des acteurs engagés dans la valorisation des héritages africains. La controverse sur son authenticité, loin de réduire sa portée, souligne au contraire l'importance des débats autour de la légitimité des objets culturels et de leur rôle dans la construction identitaire contemporaine.

La recherche se structure en trois volets complémentaires : le premier examine le Djidji Ayokwé comme un butin de guerre stratégique, en l'inscrivant dans une dimension historique et mémorielle ; le deuxième, consacré à la restitution, met en évidence son retour comme un acte de justice et un vecteur de diplomatie culturelle ; enfin, le troisième volet éclaire la portée

symbolique du retour du tambour dans son pays d'origine et aborde la controverse liée à son authenticité après cent dix années d'absence.

1. La confiscation du djidji ayokwe comme un butin de guerre stratégique

Le tambour panthère est une arme de mobilisation stratégique. Ses différentes tonalités et "paroles" servaient à transmettre des alertes militaires d'un village à l'autre et à organiser la résister face aux troupes coloniales. Il revêt de ce fait, d'une importance stratégique. Le djidji ayokwé est effectivement assimilable à un butin de guerre. Il est une très forte valeur historique et spirituelle. Pour appréhender pleinement la dimension de cet instrument emblématique, cet écrit se propose d'analyser son évolution historique et raisonnement dans la société Atchan.

1.1. Histoire du djidji ayokwé et son impact dans la société Atchan (Ebrié)

Il faut rappeler que l'instrument a été construit à partir d'un tronc d'arbre iroko, orné de motifs géométrique à son extrémité. Selon Merinso A. (2023) :

« Il présente des visages scrutés, opposés à la structure du léopard élancé. Il a une fente longitudinale située sur la caisse de résonance cylindrique, monoxyle, prolongé de part et d'autre par deux planches de longueur inégale. L'une sert d'appui à une sculpture représentant un léopard se lançant vers la caisse de résonance. Des visages sont scrutés en bas-relief sur les extrémités du tambour. Le fond de la caisse est divisé en deux sessions d'épaisseur différente ».

Le chiffre quatre revient après plusieurs reprises dans la sculpture. Ce chiffre renvoie aux quatre villages bidjan, notamment Bidjanté actuel Attécoubé, Bidjandjemin, actuel Adjamé, Cocody village et bidjansanté. Selon Niangoran Bouah (1989), « *il est l'œuvre d'un sculpteur du nom de Biengui qui a passé deux ans pour réaliser l'instrument* ». Ce tambour est au cœur de la politique de défense. Il est utilisé comme un téléphone où un satellite pour annoncer des cérémonies, alerter des dangers, coordonner les stratégies militaires, transmettre des messages codés sur de longues distances pour la fratrie bidjan qui regroupe sept villages dont Adjamé, Lokodjoro. Il n'était pas posé à même le sol mais plutôt au-dessus d'une fosse creusée pour faire office de caisse de résonance. Ces différentes vibrations, permettaient de convoquer des réunions politiques, rythmer des cérémonies, prévenir des villages des dangers imminents, telles les opérations de recrutements de travail forcé et de travail obligatoire imposés par les colons français. Ainsi, le djidji ayokwé donc permettait aux communautés de s'organiser en toute discrétion et d'échapper aux réquisitions françaises. C'est à juste titre qu'il est considéré par les colons comme une menace stratégique. Julien Volper (2023), « l'Administration finit

par le confisqué avec force puis transféré d'abord dans la cour du gouverneur pour être finalement transféré en France pendant plus d'un siècle ».

1.2. L'enlèvement du tambour mythique djidji ayokwé et son long séjour forcé France

Le tambour panthère a été confisqué pour mater la fronde des Atchans, muselé leur stratégie de défense, déstabiliser l'organisation sociale et politique des villages. L'Administration coloniale a compris que la perte de ce tambour sacré perturbera l'organisation sociale et politique des villages concernés. Elle cherche à neutraliser la résistance, privé la communauté de son canal principal d'information revenait à l'isoler et à l'empêcher de se mobiliser collectivement, empêcher la tenue de réunion traditionnelle, désorganiser la hiérarchie locale et l'exercice du pouvoir endogène. C'est également une manière d'imposer l'hégémonie française en frappant les esprits et disposer le peuple de son identité. C'est un aspect de la violence, de la spoliation des biens culturels africains pendant la colonisation.

L'Administrateur Simon organise en 1916 une expédition punitive contre Adjamé, lieu d'entre-position du djidji ayokwé. Informé, les tchamans défendent leur bien. Mais hélas, mieux armés et mieux organisés, les militants de Simon enlève le tambour, coupant ainsi la communauté de son seul moyen de résistance. Cette acquisition souvent réalisée via des expéditions punitives, des pillages privent ainsi le continent de sa mémoire collective. Comme le relate ici Charles Henri POBEGUIN in *Goy* (2012) :

« après la prise de Tiassalé, nous avons trouvé dans toutes les cases des principaux chefs indigènes, des filets de pêche remplis de crânes humains pendus à l'intérieur dans des sacs de palabre, des tam-tam de guerre. Tous ces tam-tams sont ornés de portion de crânes et mâchoires inférieurs humains. L'un des tambours fut offert au musée de Trocadero ».

1.3. L'exil en France

Le périple du tambour débute dans le jardin du palais du Gouverneur à Bingerville où il sera exposé aux intempéries jusqu'en 1928. Il s'en suivi d'une dégradation et une fragilisation de sa structure physique. L'instrument est transféré par la suite au musée d'ethnologie du Trocadero en 1929 puis il intègre les réserves des collections africaines du musée du Quay-Branlé. En 2018, la Côte d'Ivoire fait une demande de restitution de 148 d'œuvres d'art à la France et le djidji ayokwé fut le premier objet réclamé à cause de sa grande valeur comme le rappel le chef Mobio du peuple Ebrié. En 2021, l'Etat français s'est engagé à restituer le tambour après le vote d'une loi. La cérémonie rituelle dite cérémonie de désacralisation a été organisée le 07 novembre 2022 au musée du Quay-Branlé en présence des communautés Ebrié.

Le but était de permettre à des mains profanes de restaurer l'instrument comme l'explique Panarame (2025) le chef :

« Nous avons demandé à l'esprit qui se trouve dans le tambour de se retirer pour autoriser les techniciens du musée du Quay-Branlé à faire de travaux de consolidation, de réparation. C'est à l'issue de ceux-ci que le djidji ayokwé a regagné sa terre d'origine. Un retour qui symbolise la souveraineté du peuple africain et particulièrement la communauté Atchan ».

2. La restitution et le retour a la terre natale, symbole historique de la souveraineté culturelle retrouvée

La restitution et le retour du tambour parleur mythique du peuple Atchan (Ebrié) représente bien plus qu'un simple retour d'objet. Ce retour contribue à la réhabilitation de la dignité et de la souveraineté populaire.

2.1. Le retour du tam-tam parleur sur le sol ivoirien, une réparation judiciaire et mémorielle

Le retour du djidji ayokwé est une véritable victoire pour la mémoire collective. Il répare l'injustice historique, du pillage colonial de 1916. Cet événement revêt un caractère hautement judiciaire pour plusieurs raisons. La restitution de la mémoire collective. Rappelons à toutes fins utiles que le djidji ayokwé servait à transmettre des messages rituels, à alerter les villages des menaces coloniales. L'instrument est cœur des fêtes de génération et de l'organisation socio-politique. Son retour sur le sol ivoirien après plus de cent ans et ce, suite à un long processus diplomatique est salué par l'UNESCO. C'est une réappropriation culturelle qui renoue avec une page sacrée de son histoire, une ouverture avec les ancêtres. C'est pourquoi, son rapatriement a donné lieu à une cérémonie coutumière orchestrée par la cérémonie traditionnelle pour raviver les liens ontologiques qui unit le peuple Atchan à ce tam-tam qui servait jadis à contourner les ordres coloniaux et à organiser la survie communautaire. C'est pourquoi son retour sa terre natale constitue un facteur de diplomatie culturelle entre la France et la Côte d'Ivoire.

Le retour du djidji ayokwé symbole de la souveraineté culturelle retrouvée

La souveraineté ne s'accorde pas seulement à l'économie, à la politique. Le concept trouve aussi sa place dans la culture. Dans un article paru dans *La Nation* le 24/12/2024, Théodore C. LOKO (2024), disait « le djidji ayokwé est pour les sept villages Atchan un symbole, un objet sacré doté d'une force spirituelle qui transcende sa fonction utilitaire ». Le djidji ayokwé à l'image du masque traditionnel africain joue un rôle d'auxiliaire liturgique, de

médiateur entre le monde réel et celui des esprits et des ancêtres. C'est à dessein que son retour cristallise des enjeux majeurs.

2.2. Le retour du djidji ayokwé, un puissant acte de réparation moral et historique

Après de longue tractation diplomatique, l'instrument mythique a été officiellement restitué à la Côte d'Ivoire. Son accueil à l'aéroport d'Abidjan, marque le triomphe de la justice mémorielle. Pour les chefs coutumiers, ce retour permet de demander pardon aux ancêtres et de renouer le lien spirituel. Ce tambour constitue une pièce du patrimoine culturel national. Ce retour renforce également la fierté collective, restaure l'identité culturelle parce que l'objet est au cœur de la civilisation Ebrié. C'est aussi, le triomphe d'une nouvelle diplomatie, une nouvelle coopération culturelle entre la France et les nations africaines. C'est pourquoi, une cérémonie officielle a été même organisée à Paris, en présence du Directeur Général de l'UNESCO, M. Cahled El Enary.

Des ivoiriens ont exprimé leur satisfaction après le retour du tambour dans un micro trottoir réalisé à l'université catholique de l'Afrique de l'Ouest. C'est ce que révèlent ces étudiants pour qui ce retour constitue une opportunité historique à saisir.

Kélignon Yvan (étudiant) : « Nous nous réjouissons du retour de ce tambour, qui fait partie intégrante de notre patrimoine. Il constitue un héritage précieux et il est essentiel qu'il retrouve sa terre d'origine ».

Kéïta Teli va plus loin et invite la jeunesse à s'approprier ce retour afin de l'exploiter comme une donnée culturelle inaliénable pour "booster" leur attachement à leur culture tout en évoquant le sentiment de méfiance dont elle est victime quant à l'authenticité de l'instrument.

Keita Teli (étudiante) :

« Le tambour restitué ne correspond pas à l'original, ce qui est profondément décevant. C'est regrettable qu'aucun ancien témoin ne puisse confirmer son authenticité. Cette situation crée un sentiment de méfiance et d'incompréhension. J'invite donc les jeunes à s'intéresser davantage à notre culture afin d'éviter de tels malentendus à l'avenir ».

Même enthousiasme tempéré pour cet enseignant-chercheur, qui situe lui aussi l'enjeu combien important de cet instrument.

Atta Koffi (enseignant-chercheur) :

« Le tam-tam parleur est un élément majeur du patrimoine culturel ivoirien. Sa restitution renforce l'identité et la mémoire collective de la Côte d'Ivoire. Comme le disait André Malraux, la culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié. Cet acte doit encourager la restitution des biens culturels africains spoliés pendant la colonisation et l'esclavage ».

Cet avis est partagé par Sogbou Allison et Koné Awa. Pour le premier, « La reprise de djidji ayôkwé permettra aux enfants et aux générations futures de mieux connaître l'histoire de la Côte d'Ivoire. Ce retour est une très bonne initiative pour préserver et transmettre la mémoire culturelle ». Koné Awa, reste dans la même dynamique. « Le retour du tam-tam parleur est une initiative importante pour faire découvrir l'histoire et valoriser la culture ivoirienne auprès des jeunes ».

Kongotchi Prodige, lui recommande une vérification sérieuse pour s'assurer qu'il s'agisse bien de l'original de l'instrument. « Le retour de ce tambour suscite des interrogations. Il faut procéder à des vérifications sérieuses pour s'assurer qu'il s'agit bien de l'original et non d'une copie, au lieu de croire aveuglement à la restitution ».

Fané Djeneba, quant à elle reste optimiste. Pour elle le retour de cet instrument va raviver le lien avec les ancêtres. Fané Djeneba (étudiante) : « La restitution de djidji ayôkwé est salubre, car cet instrument sacré permettait à nos ancêtres de communiquer et d'annoncer des événements importants. Il nous aide aujourd'hui à renouer avec l'histoire et à approfondir nos connaissances ».

2.3. Les enjeux mémoriels et identitaires du retour du djidji ayokwé

Le retour du djidji ayokwé après cent dix ans d'exil en France, cristallise des enjeux majeurs dont la réappropriation de l'identité culturelle du peuple Atchan, le renforcement de la cohésion sociale. C'est également une nouvelle dynamique dans la coopération diplomatique. De manière conjointe, les deux chefs d'Etat français et ivoirien, ont officialisé ce retour. L'initiative a été soutenue par l'Organisation des Nations unies pour l'Éducation, la Science et la Culture (UNESCO) qui a alloué une enveloppe de 100 000 \$ pour sa mise en valeur et sa restauration. En réalité, il s'agit du tout premier bien culturel majeur restitué à la Côte d'Ivoire par la France. Pour la Communauté locale, cette restitution magnifie la restauration de leur dignité, comme le révèle Panama M. (2022), « ce retour acte la reconnaissance de la spoliation et offre une réparation symbolique. De même, le retrouver permet de réhabiliter le récit de la résistance locale face à l'oppression et au travail forcé en réparant une histoire qui avait été traquée ». Ce retour va dynamiser la cohésion sociale et spirituelle dans les villages concernés dans la mesure où l'instrument constitue le cœur battant de la culture, des fêtes de génération, des grands rassemblements. Enfin, le djidji ayokwé sur sa terre natale permettra de raviver les liens avec les ancêtres. C'est l'ensemble de ces éléments qui justifient l'immense ferveur populaire et traditionnelle qui l'accompagne.

3. La restauration et la polémique sur l'authenticité du tambour parleur

3.1. La restauration du tambour

L'un des aspects les plus intéressants dans l'affaire djidji ayokwé s'est incontestablement, sa restauration très médiatisée et la polémique sur son authenticité. Plus médias dont TV5 monde ont répété à l'envi que le tambour a subi des dommages irréversibles entre 1916 et 1929. Nous prenons ici comme exemple, la déclaration du Dr Sylvie Memel Kassy, ancienne Directrice du musée des civilisations de Côte d'Ivoire. Dr Sylvie Memel Kassy « le djidji ayokwé a besoin aujourd'hui d'être restauré pour la simple raison que sa structure présente des dégradations très avancées. L'objet en signe de représailles a été déposé dans le jardin du gouverneur durant toutes ces années. L'instrument souffrait d'attaque d'insectes xylophages, une consolidation et un traitement du bois était donc nécessaire. Au plan symbolique et mémoriel, ce travail de restauration a permis un temps, soit peu de restituer un emblème du patrimoine ivoirien, un symbole identitaire. La restauration a été menée par des Experts pour consolider le bois à l'intérieur de la structure sans à modifier l'aspect visuel. Mais avant, il a eu une désacralisation à travers des cérémonies traditionnelles menée par la chefferie afin l'objet puisse manipuler par l'équipe scientifique. C'est là qu'éclate la polémique, au plan éthique et anthropologique, la manipulation d'un tel objet par des scientifiques alors même qu'il ne peut être vu et touché que par des initiés, pose problème. De même, la restauration, telle qu'elle est présentée respecte-t-elle le savoir-faire ancestral et ses méthodes surtout que la science n'est pas sacrée ? C'est précisément de là que surgissent les controverses.

3.2. La polémique sur l'authenticité du tambour

La polémique a éclaté sur les réseaux sociaux, tweeter, facebook, Instagram. Le doute portait sur l'aspect physique de l'instrument. Pour beaucoup d'internautes, l'objet rendu est une copie en raison d'une modification de ses détails scrutés dû aux travaux de restauration. Alors même que l'apparente différence de certaines parties scrutées comme la queue de l'animal devenue plus petite est le résultat de restauration d'un travail professionnel mené au musée du Quay-Branli. Ces travaux auraient été réalisés en accord avec les sachants et les experts de la communauté ébrié, gardiens de la mémoire de l'objet. L'objectif était de consolider l'œuvre après plus d'un siècle d'entreposage. Les experts ont balayé que la France ait pu rendre une copie soulignant l'absurdité de fabriquer un faux instrument pour une cérémonie officielle organisée sur les projecteurs du monde entier. C'est ainsi que face à ces rumeurs persistants, l'Ambassadeur de Côte d'Ivoire en France ait monté au créneau pour établir la vérité le 20 février 2026 au musée Quay Branli Jacques Chirac. Mais cet instrument mythique a-t-il encore tous ses pouvoirs.

3.3. La dimension sacrée du tambour parle-t-elle encore intacte?

Le djidji ayokwé est rentré en Côte d'Ivoire le 13 mars 2026. Cet objet hautement spirituel et identitaire a-t-il encore sa dimension mystique après cent dix ans. La dimension sacrée du tambour djidji ayokwé après plus d'un siècle passé en exil, est un sujet de vif débat et la question divise. Certains estiment que le fait de l'avoir exposé dans un musée moderne, accessible à tous, a altéré fondamentalement son statut d'objet originel, culturellement sacré.

Pour les chefs Atchans, bien que le tambour ait été réduit au silence dans les réserves du musée du Quay-Branly à Paris, sa vibration profonde est intacte. Le lien spirituel avec les ancêtres fonctionnerait toujours et que sa dimension sacrée n'a pas disparu. Et que cela nécessiterait seulement des rituels de réactivation et d'acclimatation sur sa terre natale avant de retrouver pleinement sa voie symbolique de cohésion et de rituels. Pour nous, la dimension sacrée du tambour djidji ayokwé est altérée du fait de son long séjour forcé, des conditions de conservation inappropriée, bien que physiquement désacralisé

Conclusion

Le djidji ayokwé, ce puissant symbole de communication, de rassemblement et de résistance du peuple Ebrié, a été dépossédé et confisqué par l'Administration française. Cette dépossession n'était pas seulement matérielle, elle représente une agression, une tentative de soumission, un vide dont l'effet continue de peser sur le développement culturel. La restitution officielle de ce tambour parole historique après des travaux de restauration, vise certes à réparer une injustice qui malheureusement ouvre la voie sur son authenticité. Cela montre à quel point l'exil de l'objet a morcelé les liens avec la population.

Son retour sur sa terre natale, démontre la persistance des enjeux mémoriels. La quête de souveraineté identitaire demeure au cœur de la dynamique de la société ivoirienne. Le retour d'un tel patrimoine spolié est une réappropriation culturelle qui nécessite un dialogue inclusif entre toutes les parties concernées pour panser les plaies historiques.

Sa restitution marque un tournant historique et diplomatique entre la France et la Côte d'Ivoire. La saisie et la confiscation en 1916 par l'administration coloniale de cet instrument qui servait à transmettre des messages, il est symbole de la résistance locale. Sa confiscation représente un affront, une soumission du peuple Atchan face à la domination. Son transfert au Trocadéro puis au musée du Quay-Branly Jacques Chirac, du fait de la mauvaise conservation l'objet semble-t-il a perdu sa fonction mystique et sa voix. Sa restitution historique sonne comme un symbole de réparation. Son retour mémoriel et les débats autour de son authenticité soulignent la complexité de spoliation coloniale. Face à un siècle d'exile, certains voix s'élèvent pour exiger une certification scientifique ou une expertise rituelle pour assurer qu'il ne s'agit pas d'une copie ou une reconstitution.

BIBLIOGRAPHIE

- Morand P. (1929)-« Lettre à Paul Rivet (13 décembre) ». Paris, Bibliothèque Nationale du Muséum d'Histoire Naturelle, Ponds Paul Rivet, 2APliC MORA.
- NIANGORAN-BOUAH G. (1989)-*Tambours parleurs en Côte d'Ivoire*. In M. Augé Féau & S. Yaya (sous la direction de), *Corps sculptés, corps pares, corps masques, chefs d'œuvre de Côte d'Ivoire*, Paris, Association Française d'Action Artistique/Ministère de la Coopération et du Développement, 186-197.
- NIANGORAN-BOUAH G. (1981)-*Introduction à la drummologie-Abidjan*, Université de Côte d'Ivoire, Institut d'ethnosociologie.
- PANARA M. (2022)-Côte d'Ivoire, « le sens du retour du tambour parleur djidji ayôkwé. » dans *Le point*; 15 novembre. <https://www.lepoint.fr/afrique/code-d-ivoire-le-sens-du-retour-du-tambour-parleur-djidji-ayokwe-15-11-2022-2497781-3826php11>
- Mérinso A. (2023)-« Le djidji ayokwé silencieux qui fait du bruit ». *Panne Africain*, musique, 16 janvier <http://pan-africain-music-com/djidji-ayokwe-tambour-parleur/>
- Mérinso A. (2023) « Du pillage à la restitution : comment un tambour parleur va rentrer en Afrique. » *La croix*, 42595(15-16 avril 2023) : 21-30.
- Volper J. & Rykner D. (2021)-*La case du siècle : la propagande en marche*. *La tribune de l'art* 12 mai <https://www.latribunedelart.com/la-case-du-sicèle-la-propagante-en-marche>.
- KONIN A. (2010) –*Aspects de l'art musical des Tchaman de Côte d'Ivoire*, Tervuren, éd. Musée royal de l'Afrique centrale.
- LABOURET H. & Schaeffner (A.) –*Un grand tambour de bois ébrié (Côte d'Ivoire)*. *Bulletin du Musée d'Ethnographie du Trocadéro*, 2 (Juillet) : 48-55.
- Martinez J.-L (2023)-« Patrimoine partagé : universalité, restitutions et circulations des œuvres d'art ». Rapport à l'attention de M. le Président de la République <https://www.culture.gouv.fr/fr/Espace-documentation/Rapports/Remise-du-rapport-Patrimoine-partage-universalite-restitution-et-circulation-des-ouvres-d-art-de-Jean-Luc-Martinez>.
- Mart A. (2016)-William Wade Harris : « Prophète des derniers temps ». *Ethnologie Française*, XLVI(3) : 437-446. DOI :103917/ethn.163.0437
-